

## PETIT FRERE ALGERIEN (Nos résistances)

Je n'avais que dix ans, et je vivais ma peur  
Du lourd martèlement des bottes du vainqueur.

Je n'avais que dix ans, et je vivais ma foi  
En ces héros proscrits réfugiés dans les bois.

Je n'avais que dix ans, et je vivais ma faim  
Mais ils me nourrissaient d'espoir en leur demain.  
Quand j'en eu presque trente, tu vivais tes dix ans.

Le destin avait fait de moi un occupant  
Tu avais peur, tu avais foi, tu avais faim.

Quand tu me regardais piétiner tes chemins.  
Je voyais dans tes yeux, tôt mûris par ta guerre,  
La rancœur et l'espoir noyant mes yeux naguère  
Moi je fixais tes yeux pour que dans mon regard  
Tu puisses déceler l'offrande d'un égard.

En vain. Le cœur meurtri dans ton pauvre village,  
Pauvre enfant aux pieds nus tu avais mon visage.

Ton cœur battait en moi à de mêmes pensées  
Tu revivais les jours de mes jeunes années.

Mon enfance était là dans ta prunelle sombre  
Où réapparaissait ce combattant de l'ombre.

Ce héros clandestin, héros si longtemps mien  
Il revivait en toi petit frère algérien.

## JEUNES FILLES KABYLES REVENANT DE LA FONTAINE

Si leur corps se vêtait d'étoffes puériles,  
Leur démarche annonçait par sa féminité  
L'efflorescence prochaine de ces femmes Kabyles  
Cachant sous leur litsam leur sauvage beauté.

Pieds nus sur le chemin de l'antique fontaine,  
Le regard rendu fier par le poids de leur seau  
Leur donnant naturellement un port de reine  
Elles allaient... portant sur la tête leur eau.

Et leurs pas poursuivaient cette marche éternelle  
Des femmes de l'Islam, dans le même décor,  
Pour la quête de l'eau quasi originelle,  
Dans la tradition de toujours et d'encore.

Je n'ai pas regardé dessus leur corps gracile,  
L'insolite métal témoignant du présent  
Pour mieux voir, façonnée dans la poreuse argile,  
La jarre où la fraîcheur était d'un autre temps.

# GUERRE PERDUE

(La piste)

Le cèdre était tison par le feu de la guerre,  
Les chemins fondrières par le fer des engins,  
Et l'on nous ordonnait de suivre ces chemins  
Que nous offrait la piste : cicatrice en leur terre

Et nous allions, pour rien, engendrant trop de morts.  
L'inéluctable fin, au gré de la poussière,  
Apparaissait devant, disparaissait derrière :  
Nous étions plus puissants... eux se savaient plus forts.

Le fracas des canons, la voix des autres armes,  
Le souffle du discours ou de l'exhortation  
N'ont jamais détrempe l'âme d'une nation,  
Pas plus que ne la noient mille torrents de larmes.

La seule vérité que nous eussions dû voir  
S'exhalait du chaos que parcourait la piste.  
Dans la dévastation de l'ardeur belliciste,  
Nous vaguions dans le doute... eux marchaient vers l'espoir.

**Décembre 1986**

# LA PETITE ALGERIENNE

Où es-tu donc petite Musulmane  
Des mauvais jours ?  
Vis-tu heureuse avec Alderhamane ?  
Avec Kaddour ?  
Sous ce climat où autrefois la guerre,  
Que je bannis,  
M'avait placé au cœur de ta misère  
Dans ton pays.

Quand tu venais pieds nus dans la poussière  
De Chaïba  
Mendier ce pain que ta terre berbère  
Ne t'offrait pas,  
Comprenais-tu que ces hommes en armes  
N'étaient pas tous  
Indifférents à voir couler tes larmes  
Dessus tes joues.

Ta jeune faim qui serrait si fébrile  
Le bout de pain,  
A-t-elle su garder indélébile  
Dedans ta main,  
L'empreinte d'une tendresse réelle  
Que mes deux bras  
S'efforçaient bien de rendre paternelle :  
Je ne sais pas

S'il en était ainsi petite fille  
De l'Algérois  
Tu aurais fait d'une pauvre escarbille  
Un feu de joie,  
D'une lueur perdue dans la prunelle  
D'un homme honteux  
Un chaud soleil embrasant enfin celle  
D'un homme vieux

Et toi et moi, ma belle Maghrébine  
A tous les vents,  
A ceux qui vivent une carabine  
Entre les dents,  
Nous clamerions, ayant séché nos larmes  
Au fil des jours  
Que bien plus fort que la haine et les armes  
Reste l'amour.

**Janvier 1987**

## L'OLIVERAIE DE BOGHNI

Dans cette oliveraie de Boghni la Kabyle,  
Rien ne semblait avoir changé malgré le temps.  
Les branches se mêlant offraient le même asile,  
Le feuillage bruissait toujours au même vent.

Les rameaux argentés des oliviers antiques  
En filtrant du soleil le feu du plein été  
Recréaient la lumière de ces tableaux bibliques  
Qui évoquaient le Ciel par leur sérénité.

Pourquoi donc fallait-il que des hommes en armes  
Comme il y a deux mille ans appellent tant de larmes ?  
Peut-être parce que, comme vous oliviers,

L'homme était resté tel qu'en son histoire ancienne  
Cruel et nécrophage comme chacal ou hyène  
Se nourrissant des morts emplissant ses charniers.

**Septembre 1987**

## AU PIED NOIR QUI N'EST PAS PARTI

J'avais choisi de rester seul  
Bien qu'on m'eût promis le linceul  
Si je ne pliais pas bagage,  
Un quart de siècle après pourtant  
Je suis ici encor vivant,  
La mer baigne la même plage.  
Je m'éveille au même soleil,  
Même si rien n'est plus pareil  
Mon soulier s'use aux mêmes pierres.  
Le vent marin est frais toujours  
Celui du sud brûlant les jours  
Apporte la même poussière.

Par sa pâle fleur l'oranger  
Exhale son parfum léger  
Comme quand l'orange était mienne.  
L'eau du puits accroît sa fraîcheur  
Dans la gargoulette en sueur  
Pour l'anisette méridienne.  
Le village a changé de nom,  
Mais j'habite dans ma maison  
Celle du père de mon père.  
Et puis je peux quand je le veux  
Porter des fleurs à celles, à ceux  
Qu'on a laissés au cimetière.

La fierté a bruni sa peau,  
Le croissant trouvé un drapeau  
Mais malgré ces métamorphoses,  
L'été l'oued sait comme avant  
Fleurir son lit de cailloux blancs  
Des rameaux de ses lauriers roses.  
L'hiver n'est pas plus rigoureux,  
Et seuls sans doute mes cheveux  
Se veulent éternelles neiges.  
Mes yeux trouvent dans le ciel pur  
D'aujourd'hui le refuge sûr  
Qu'offraient hier nos privilèges.

Ai-je eu raison ou ai-je eu tort  
De vouloir attendre la mort  
Dans le pays qui m'a vu naître ?  
On peut m'en blâmer mais je crois  
Qu'ici j'ai préservé le droit  
D'exiger de son nouveau maître  
Qu'à l'aube du dernier matin  
Il ne m'offre rien qu'un lopin  
De terre pour qu'enfin tranquille  
Heureux dans l'éternel repos  
J'y puisse fondre tous mes os  
Avec l'Arabe et le Kabyle.

Novembre 1987

## L'ÉMIGRANT

Toi le déraciné, l'émigrant sans visage,  
Toi qu'on a embarqué comme on jette en prison,  
Toi dont le désespoir s'habille d'un sillage  
Et le « demain » d'un flou bleuté à l'horizon  
Toi dont les yeux taris sont plus secs que les pierres  
Qui t'ont chassé d'un port et t'attendent ailleurs,  
Toi dont le cœur mourant a perdu ses prières,  
Toi l'héritier du pire et jamais du meilleur.

Toi qui n'entends déjà plus la chanson de l'arbre  
Où le vent familier travaillait ses accords,  
Toi dont le regard mort a la froideur du marbre,  
Toi qui n'as plus de dents d'avoir serré le mors,  
Toi rompu, déchiré, abandonné sans force,  
Toi qu'on a oublié et peut-être maudit  
Ton pays contre toi demande le divorce  
Et ton frère à cela à deux mains applaudit.

Si la terre et les gens qui t'ont forcé à naître  
Ne veulent plus de toi, eh bien ! tant pis pour eux !  
Tu n'as plus maintenant que l'« inconnu » pour maître  
Pourquoi cet « inconnu » ne serait-il pas mieux,  
Toi relève ton front, je t'en prie reste digne  
Sois plus fort que leur haine qui ronge et qui corrompt,  
Quelque part le soleil se lève et te fait signe  
Pars, vas dans sa lumière faire briller ton nom.

**Mars 1988**